

*Proxima Centauri b. Gleise 667 Cc.  
Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b.  
Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e.*

Du 2 au 26 septembre 2017 / From 2 to 26 September 2017  
Vernissage samedi 2 septembre à partir de 18h / Opening on Saturday, September 2nd from 6 pm



*« Nous avons récemment découvert que l'œil humain est capable de détecter la plus petite quantité de lumière existante, qui est d'un seul photon. Il est difficile de se représenter le peu d'énergie lumineuse que contient un seul photon – mais nous pouvons l'imaginer comme étant quelque chose à peu près 3,800,000,000,000,000 fois moins lumineux que la flamme d'une bougie. Il s'agit d'un signal lumineux réellement quantifiable, mais existant aux confins de notre perception sensorielle du monde.*

*Cette compréhension accrue des capacités de notre corps à voir, intervient à peu près au même moment où les scientifiques ont commencé à identifier une pléiade d'astres lointains, distants de quelques millions d'années-lumière, qui possèdent des planètes en orbite abritant potentiellement une vie similaire à celle que nous connaissons sur Terre.*

*Ces deux découvertes simultanées, toutes deux impliquant notre perception de la lumière, ont grandement guidé ma réflexion lors de la conception de cette exposition. Si l'on peut percevoir un photon, l'impact que ce photon a sur nous doit être réel. Aussi vrai que la lumière de notre soleil m'atteint, il doit en être de même de la lumière de chaque astre visible – une quantité tangible (réelle et d'une certaine manière quantifiable) de leur énergie pénétrant ma rétine, pénétrant mon corps, aux limites de la perception, se manifestant dans un recoin de mon cerveau de mammifère, communiquant une partie de sa réalité, et me transformant peut-être faiblement, mais de manière significative. »*

Michael Jones McKean, été 2017

*Proxima Centauri b. Gliese 667 Cc. Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b. Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e,* est la première exposition personnelle de l'artiste new-yorkais Michael Jones McKean à Paris.

Dans le cadre de l'exposition, McKean présente neuf sculptures murales en bas-relief, chacune ayant pour toile de fond des représentations de panneaux solaires. Chaque panneau devient une surface psychique, qui simultanément projette et métabolise un arrangement d'objets indexés – snacks, étoiles de mer, haches, clés USB, colliers, pilules, feuilles d'arbre, pansements et tessons de poterie.

Pour réaliser ces travaux, McKean utilise un procédé métallurgique de polymérisation qui fond l'argent, le nickel, le zinc et l'aluminium au cœur de chaque moule. Les surfaces hautement détaillées et polies réceptionnent et refaçonnent habilement la lumière, rendant de ce fait un discret hommage aux objets classiques de l'Ancien Monde, tout en se projetant dans l'efficacité technique de notre temps.

L'emploi d'artefacts communs de la vie quotidienne permet à McKean de trouver de manière contre-intuitive des techniques de mise à distance permettant d'identifier et d'établir des points de contact au sein de forces structurelles plus larges. Ici, de snacks issus de la production de masse se transforment en néo-hiéroglyphes. Un large échantillonnage de banals bandages médicaux se fond avec sagacité en une métaphore de la guérison et des cycles de régénération. Un agencement causal de feuilles végétales évoque l'utilité première du panneau solaire.

À partir de l'assertion, très évidente chez McKean, selon laquelle toute énergie est solaire, et selon laquelle tous les objets sont de simples vaisseaux temporairement figés capturant cette énergie, son travail a pour objectif de faire tomber les distances, effacer les hiérarchies imposées et nous rappeler l'essence combinatoire de notre réalité matérielle.

## Michael Jones McKean

Une tong, une tête, un pot, un scalp, un fossile, un régime de bananes, un ordinateur, une part de pizza, un abat-jour, une branche, une branche morte, un masque, une imprimante-scanner. Cet inventaire à la Prévert ne contient qu'une infime partie des multiples objets qui peuplent l'écologie post-digitale de Michael Jones McKean.

Qu'elles prennent la forme de collages (*Tau Ceti e*, 2015), d'installation à l'échelle de la galerie (*The Religion*, 2013) ou à celle du bâtiment (*The Ground*, 2017), les sculptures – puisque c'est le terme que revendique l'auteur – constituent autant de tentatives d'ordonnement entre le vivant et l'inerte, l'humain et le non-humain, au sein desquelles chaque entité se voit assigner une valeur ontologique équivalente. Les œuvres du jeune artiste américain rendent compte d'un réel dont la conscience humaine ne serait plus le seul déterminant, mais qui, dans la lignée des théories de l'assemblage et de l'acteur-réseau, serait un état purement émergent, constamment redéfini par la corrélation des multiples agents qui le peuplent.

*The Garden, The Comedy, The Folklore, The Yucca Mountain, The Religion* : qu'elles décrivent de grandes constructions symboliques et politiques humaines, des réalités géographiques ou temporelles, les sculptures tissent des réseaux denses, non linéaires et non hiérarchiques, en son sein et au-delà.

La majorité des objets conserve une autonomie physique, et il appartient alors au regardeur – lui-même agent parmi les autres – de qualifier la nature des relations à l'œuvre. Mais, parfois, la contagion prend corps. Ici, une branche sort de son caisson pour s'hybrider avec la plante en pot du caisson adjacent ; là, une alchimie étrange transmute une canalisation en rameau, en passant par l'état intermédiaire d'un profilé issu d'une machine à découpe laser ; là encore, ce sont les objets hétéroclites de la composition qui sont noyés dans une épaisse couche de poussière, une même valeur grise unifiant le tout.

Le jardin ou le folklore... chacun de ces assemblages se trouve par ailleurs réifié par l'article défini qui en précède le nom. Ils ne seraient que des réalités contingentes au sein du réseau plus étendu qu'est le monde, elles-mêmes capables de se brancher entre elles et de s'hybrider. Le monde que nous donne à voir McKean est profondément complexe ; et, pourtant, il s'en dégage une forme d'étrange simplicité.

La prééminence de la donnée dans notre monde post-digitale rend aujourd'hui valable cette « utopie de la quantité » décrite par Archizoom dès la fin des années 1960. Sur cette grille uniforme que les radicaux italiens imaginaient englobante, et qui revient chez McKean sous la forme des panneaux solaires formant le fond de ses collages, tout n'est qu'information. Tout – humain et non-humain, objet ou comportement social – peut y être abstrait dans un format quantifiable, mesurable, computable.

Mais la nature discrète du numérique ne nous est sensible que lorsqu'elle s'analogise, qu'elle réintègre notre monde sensible en se matérialisant. De là, la persistance de la sculpture chez McKean, ce médium qui pourrait sembler anachronique en ce qu'il évoque pesanteur et durée, mais qui nous arrache à l'abstraction généralisée de la donnée pour nous replonger dans une matérialité portant la trace du geste de l'artiste, de son labeur précis et patient.

Les compositions mélangent ready-made et répliques réalisées artisanalement, en papier mâché, en bois, en silicone. Les objets s'organisent dans l'espace de la galerie ou, le plus souvent, dans des caissons lumineux aux couleurs pastel qui encadrent et limitent les systèmes relationnels propres à chaque « écologie ». Cette structure close est ce qui, paradoxalement, restitue la sculpture comme telle, lui confère une dimension unifiée et la ramène, dans un même geste, à une forme de planéité. Le volume se confond dès lors avec l'image, la pérennité du sculptural avec la furtivité du numérique, l'espace avec l'écran.

Les œuvres de McKean amalgament ainsi des régimes spatiaux, autant que temporels, différents. Elles laissent entrevoir la possibilité d'autres origines pour notre contemporanéité post-digitale, évoquant un temps ancestral qui échapperait à notre chronologie humaine. Cette persistance de l'archaïque est sensible dans la récurrence des fossiles, des pierres, des ossements, ou dans cette présence quasi mythologique d'arcs-en-ciel simulés à partir d'eau de pluie et de météorites (*Certain Principles of Light and Shapes Between Forms*, 2012).

Dans la lignée d'Agamben, qui indexe le contemporain à l'archaïque, l'artiste se fait alors archéologue, non pas à la recherche d'un passé révolu, mais pour explorer les forces sous terraines agissant dans notre condition contemporaine. Entre réalisme naïf et images agissantes, le matérialisme spéculatif de McKean nous livre une vision non de ce qui a été, ou de ce qui sera, mais de ce qui aurait pu être, un temps possible.

Emmanuelle Chiappone-Piriou

### Michael Jones McKean est né en 1976 en Micronésie, il vit et travaille à New York.

Il est le lauréat de nombreux prix, dont la bourse Guggenheim, le prix de la Fondation Nancy Graves ainsi que le prix Artadia. McKean a également pris part à beaucoup de résidences prestigieuses, au Core Program du Musée des Beaux-Arts de Houston, The Colony MacDowell, The International Studio and Curatorial Program à New York, The Provincetown Fine Arts Work Center, au Bemis Centre pour les arts et au Sharpe-Walentas Studio Program à New York. McKean a exposé récemment au Centre d'études curatoriales au Bard College dans l'état de New York, à l'institut d'art contemporain de Boston, au Parc Saint Léger, à la Horton Gallery à New York, à la Biennale du Québec, à Gentili Apri à Berlin, à la The Art Foundation à Athènes, à la Inman Gallery à Houston au Texas, à Parisian Laundry à Montréal, à project Gentili à Prato en Italie, à l'Université Shenkar de Tel Aviv, au Southeastern Center for Contemporary Art à Winston-Salem en Caroline du Nord et au Musée des Beaux-Arts de Houston, au Texas. En 2017, il est invité par The Contemporary à présenter son exposition personnelle « The Ground », au Hutzler Brothers Palace Building, Baltimore, et réalise en septembre sa première exposition personnelle en France à la Galerie Escougnou-Cetraro, Paris.

McKean est actuellement professeur titulaire de Sculpture + extended média à la Virginia Commonwealth University où il enseigne depuis 2006 et co-directeur de ASMBLY à New York City.

*"It was recently discovered that the human eye can detect as little as a single photon of light - the smallest quantity of light. It's difficult to contextualize just how little light energy a photon contains – but imagine something like 3,800,000,000,000,000 times less bright than a candle flame. A signal that is measurably real, but existing on the outer reaches of our sensory perception of the world.*

*With this expanded understanding about our body's capacities to see - around this same moment scientists also began cataloging an astonishing array of distant stars, some millions of light years away, that incredibly have planets orbiting them we believe might also harbor earth-like life.*

*These two simultaneous discoveries - both involving our perception of light, very much guided my thinking while making the exhibition. If one can perceive a photon, the photon's effects on us must be real. So as light reaches me from our sun, it does also from every star we can see - a real, and somehow noticeable quantity of their energy entering my retina, entering my body, at the edge of perception, registering in some mammalian recess of the brain, communicating some part of its reality, perhaps changing me in some small but significant way."*

Michael Jones McKean, summer 2017

*Proxima Centauri b. Gliese 667 Cc. Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b. Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e.,* is the first solo exhibition in Paris by New York based artist Michael Jones McKean. In the exhibition, McKean presents nine, low relief wall sculptures each grounded by representations of common solar panels. Within the logic of the exhibition, each panel becomes a psychic surface; simultaneously projecting and metabolizing an arrangement of indexically organized objects – snack foods, starfish, hand axes, USB drives, necklaces, pills, tree leaves, band-aids and pottery shards.

To produce the works, McKean employs a polymerized metallurgic process combining silver, nickel, zinc and aluminum within each cast. The highly detailed and polished surfaces deftly collect and reshape light, in the process courting a subtle homage to classic repoussé objects of the ancient world, while projecting into the techno-eminence of our here-and-now.

Through an investment with common, quotidian artifacts of our day, McKean counter-intuitively finds methods to pan broadly out, in the process identifying and establishing nodes of contact within larger, more macro structural forces. Here, the everyday humor of mass-produced snacks placed together in loose proximity morphs into neo –hieroglyphs. A broad sampling of common medical bandages slips discerningly into a metaphor about healing and cycles of regeneration. A causal layout of plant leaves doubles back on itself, creating an analog parallel to the designed utility of the solar panel itself.

With McKean's very visible assertion that all energy is solar energy, and that all objects are simply the momentarily congealed vessels storing this energy, his work succeeds in collapsing distances, erasing anthropically imposed hierarchies, and reminding us of the recombinatory essence of our material reality.

## Michael Jones McKean

A flip-flop, a head, a pot, a scalp, a fossil, a bunch of bananas, a computer, a slice of pizza, a lampshade, a branch, a dead branch, a mask, a printer and scanner machine. This Prévert-style inventory constitutes only a minor share of the various objects Michael Jones McKean's post-digital ecology embraces.

Whether in the form of collages (*Tau Ceti e*, 2015), gallery-scale installation (*The Religion*, 2013) or building-scale installation (*The Ground*, 2017), the sculptures – which is the term the artist uses – represent as many attempts to ordinate what is between the living and the lifeless, the human and the non-human, in which each entity is given an equal ontological value. Following the footsteps of assemblage and actor-network theories, McKean depicts a reality in which human conscience is no longer the sole determiner, a reality as a purely emerging state, constantly redefined by the correlation of the various agents inhabiting it.

*The Garden, The Comedy, The Folklore, The Yucca Mountain, The Religion* : be they depicting great symbolic and political human constructions, geographic or temporal realities, the sculptures build dense nonlinear and non-hierarchical networks, from within and beyond.

Most objects keep their physical autonomy, it is therefore up to the viewer – himself an agent among others – to qualify the nature of the implemented connections. Although, sometimes, the contagion takes hold. Here, a branch escapes from its box to hybridize with the potted plant in the neighbouring box; there, a strange alchemy transmutes a water pipe into a branch, through the intermediate state of a laser-cut profile; here again, the motley objects used in the composition are buried under a thick layer of dust, a single grey value unifying the whole.

The garden or the folklore... each of these assemblages is reified by the definite article preceding its title. They would only be contingent realities within a network bigger than the world, themselves able to plug in one another and to hybridize together. The world through McKean's lens is profoundly complex; however, it does exude a strange form of simplicity.

The pre-eminence of data in our post-digital world validates the « Utopia of Quantity » Archizoom described in the late 60's. On this cohesive grid which the Italian radicals believed to be uniting, that one can also find in the solar panels McKean uses as a background for his collages, everything is nothing but information. Everything – human and non-human, object or social behaviour – can be abstracted into a quantifiable, measurable, computable format.

However, the discreet nature of the digital becomes tangible to us only when it becomes analogue, when it reintegrates our tangible world by materializing. From this, the persistence McKean has in sculpture, a medium that may seem anachronistic due its evocative heaviness and time span, but that draws us from the data's generalised abstraction to better make us dive into a materiality bearing the mark of the artist's hand, of his precise and patient labour.

His compositions mix together ready-mades and handmade replicas made out of paper, wood and silicone. The objects are organised within the gallery space or, more often, in luminous boxes in pastel shades that frame and delimit the idiosyncratic relational systems in each ecology. This enclosed structure is what paradoxically restores the sculpture as such, giving it a unified dimension and simultaneously bringing it back to a form of flatness. The volume then blends with the image, the sculptural sustainability with the digital stealth, the space with the screen.

McKean's works thus combine various spatial and temporal regimens. They have the potential to suggest the possibility of other origins to our post-digital contemporaneity, alluding to an ancient time beyond our human chronology. This persistence of the archaic takes form in the recurrent use the artist has of fossils, stones, bones, or in the almost mythological presence of rainbows simulated from rainwater and meteorites (*Certain Principles of Light and Shapes Between Forms*, 2012).

Along the lines of Agamben, who indexes the contemporary to the archaic, the artist thus becomes an archaeologist, not searching for a bygone past, but exploring the subterranean forces at work in our contemporary condition. Between naive realism and active images, McKean's speculative materialism offers us a comprehensive vision not of what was or will be, but of what could have been a possible time.

Emmanuelle Chiappone-Piriou



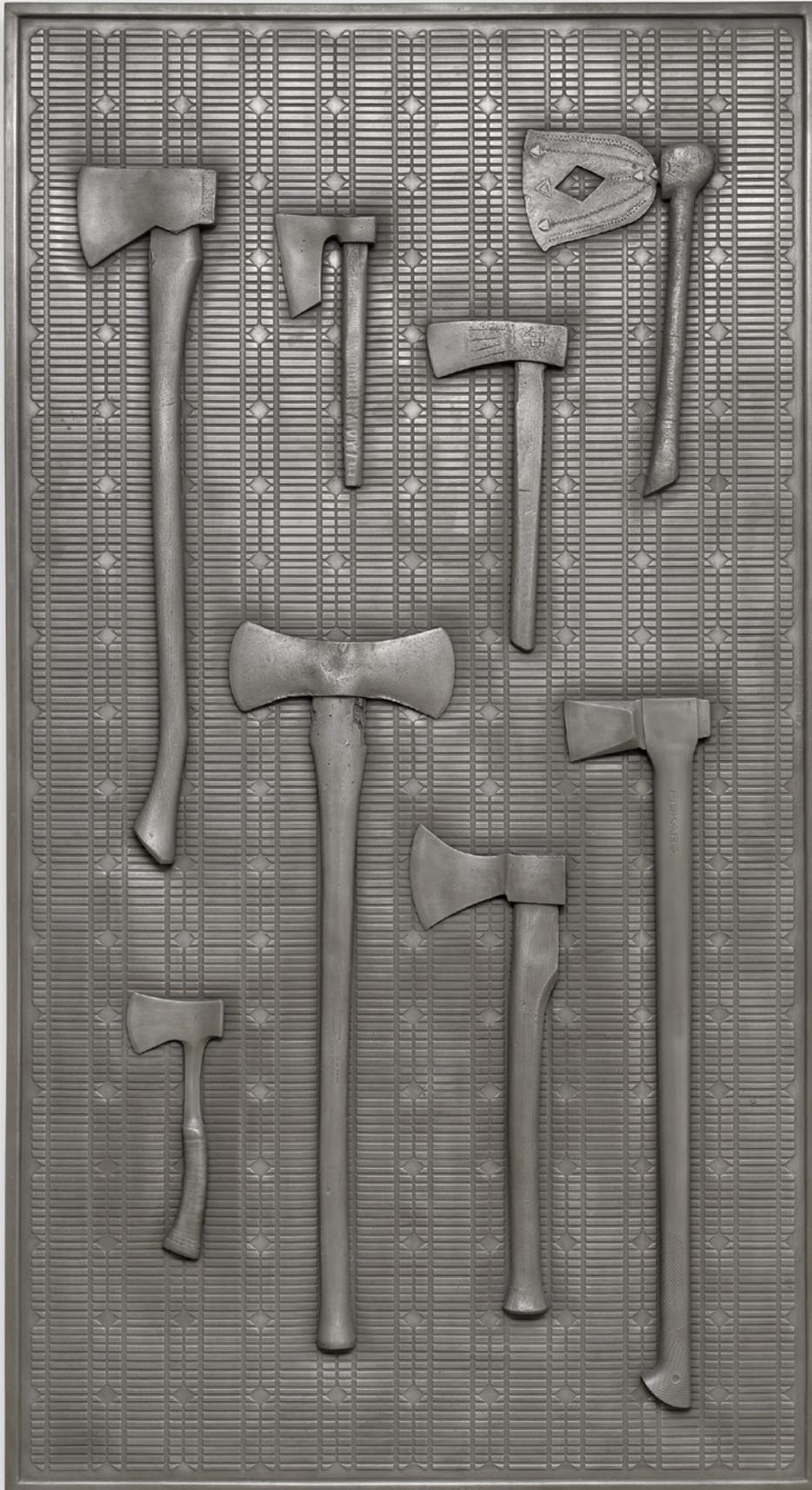
Vue de l'exposition / Overview of the exhibition « Proxima Centauri b. Gleise 667 Cc., Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b. Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e. », Michael Jones McKean, Galerie Escougnou-Cetraro, Paris, 2017. Crédit photo : Aurélien Mole



Vue de l'exposition / Overview of the exhibition « Proxima Centauri b. Gleise 667 Cc., Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b. Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e. », Michael Jones McKean, Galerie Escougnou-Cetraro, Paris, 2017. Crédit photo : Aurélien Mole



Vue de l'exposition / Overview of the exhibition « Proxima Centauri b. Gleise 667 Cc., Kepler-442b. Wolf 1061c. Kepler-1229b. Kapteyn b. Kepler-186f. GJ 273b. TRAPPIST-1e. », Michael Jones McKean, Galerie Escougnou-Cetraro, Paris, 2017. Crédit photo : Aurélien Mole



Michael Jones McKean, *Kapteyn b.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
56 x 56 x 4 cm. 2E +1EA

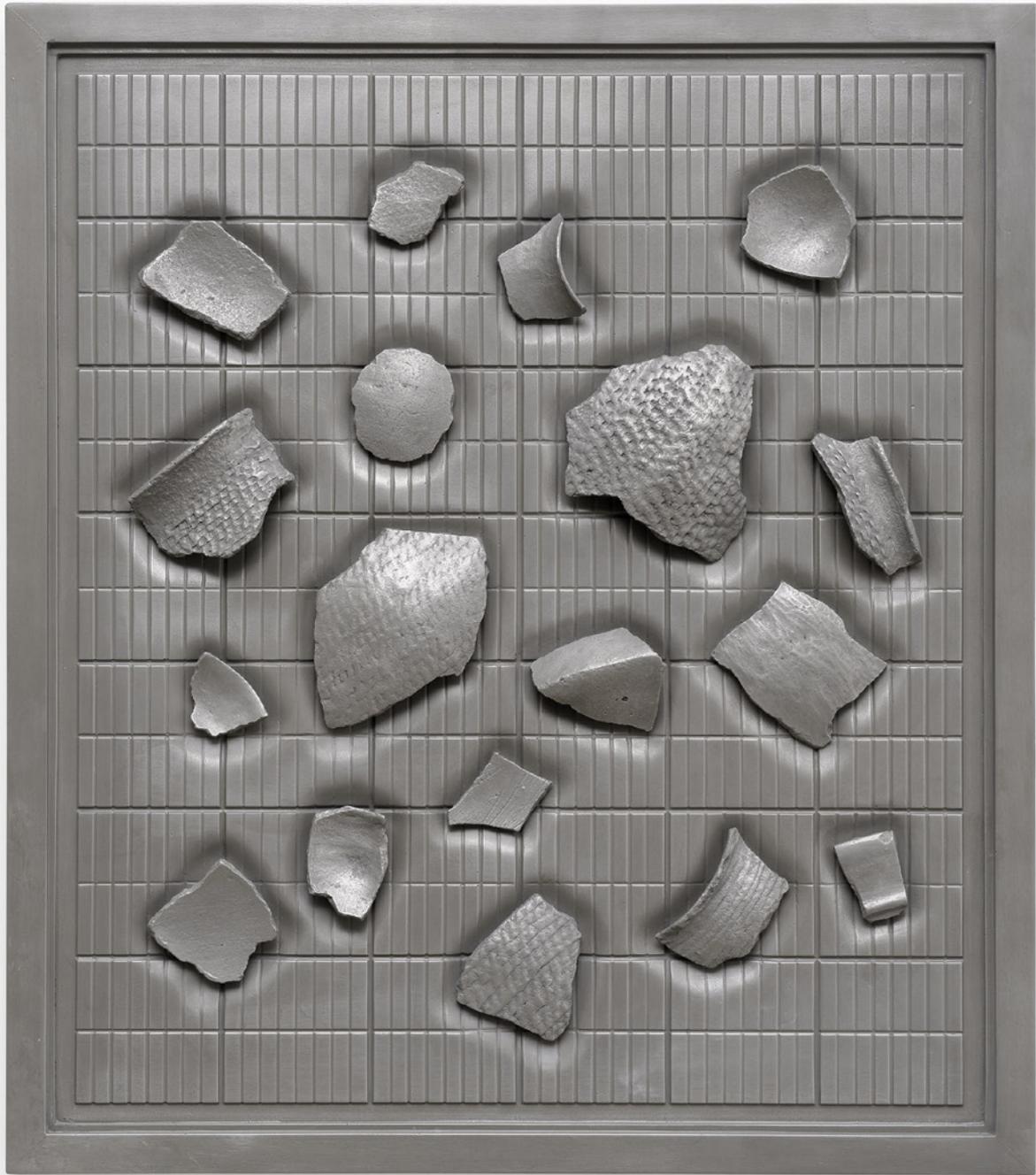
Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, *Kapteyn b.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
56 x 56 x 4 cm. 2E +1EA

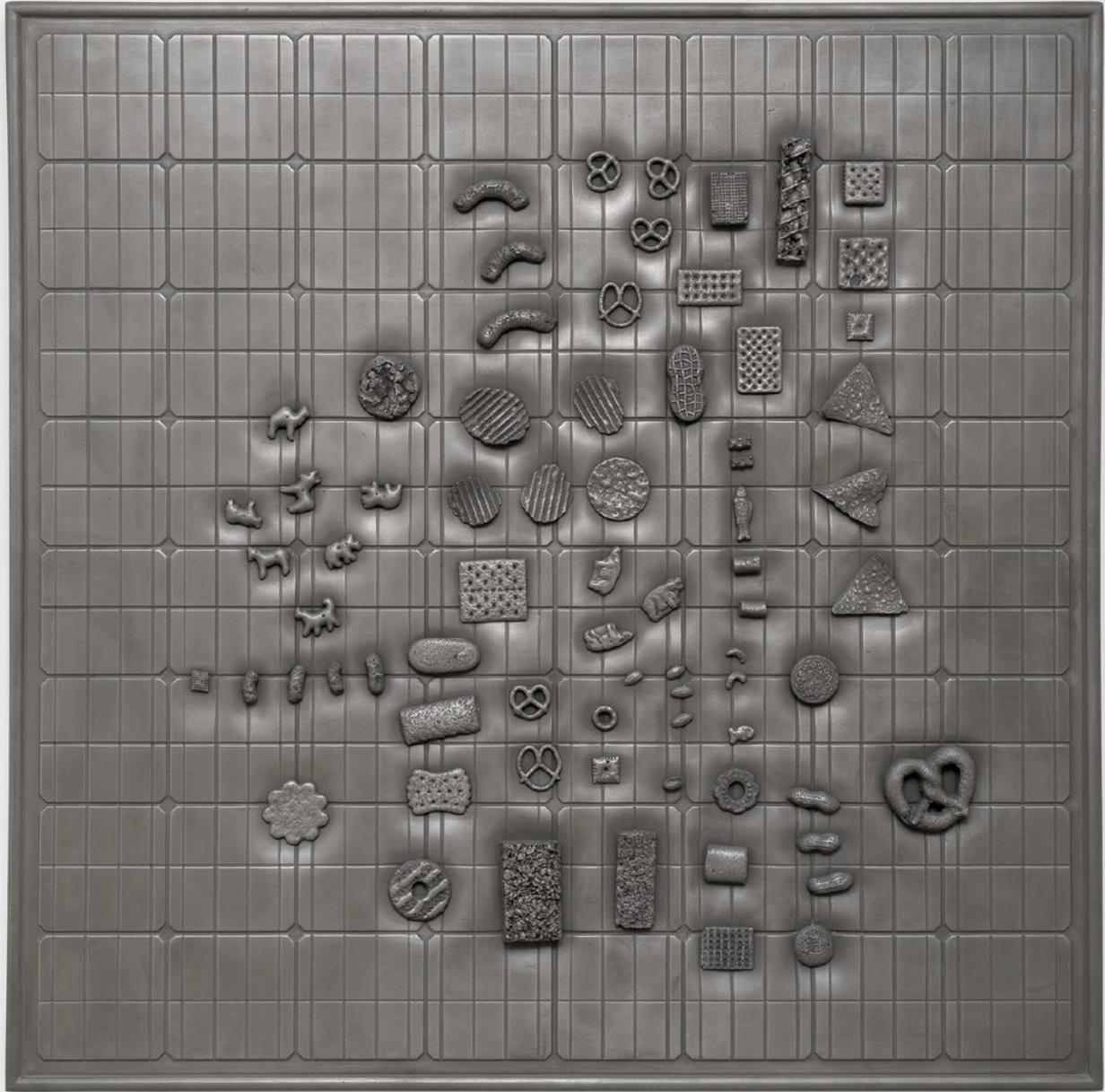
Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, *Kepler-442b.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
72,5 x 63 x 3 cm. 2E +1EA

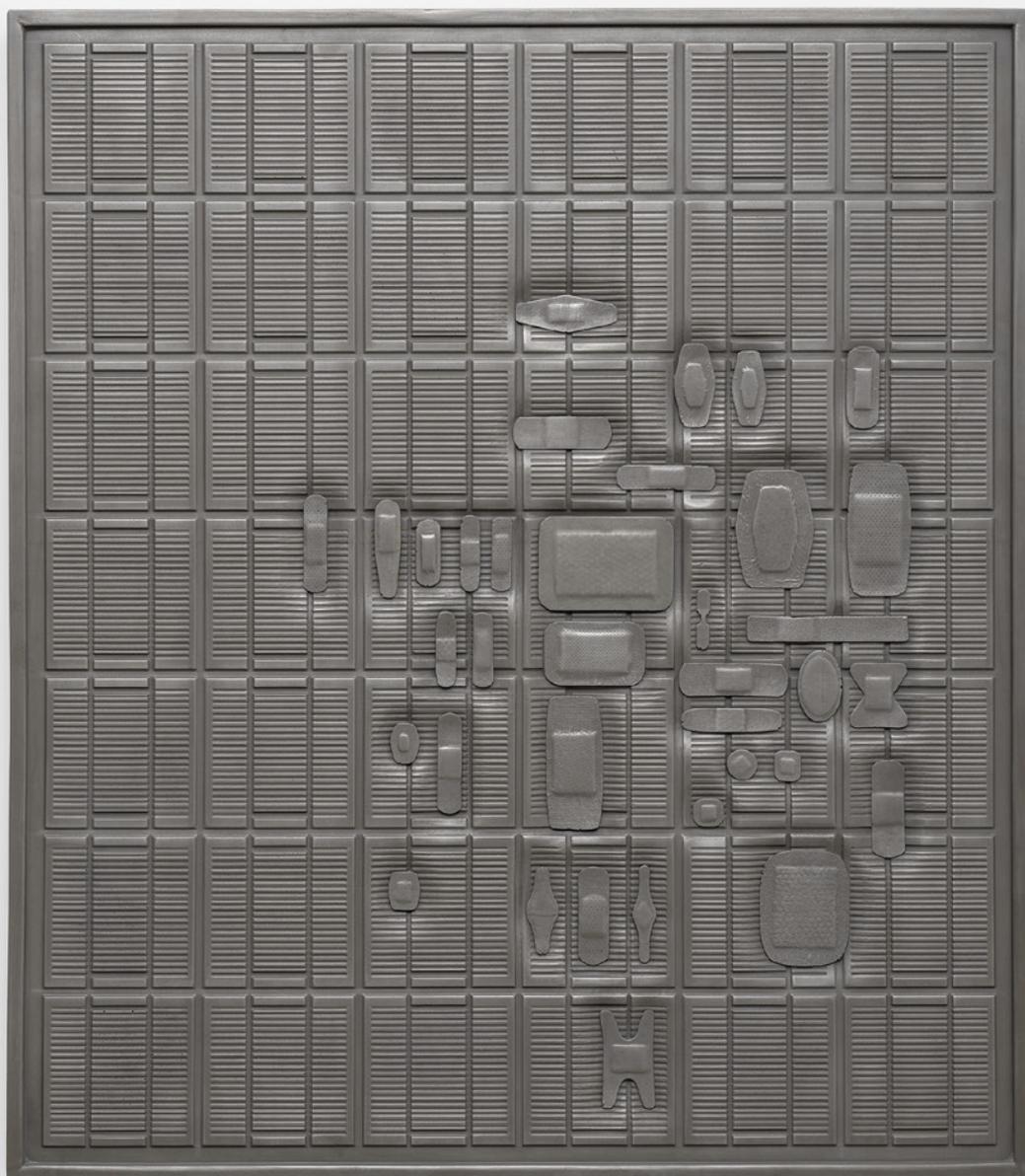
Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, *Gleise 667 Cc.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
102 x 102 x 3,5 cm. 2E +1EA

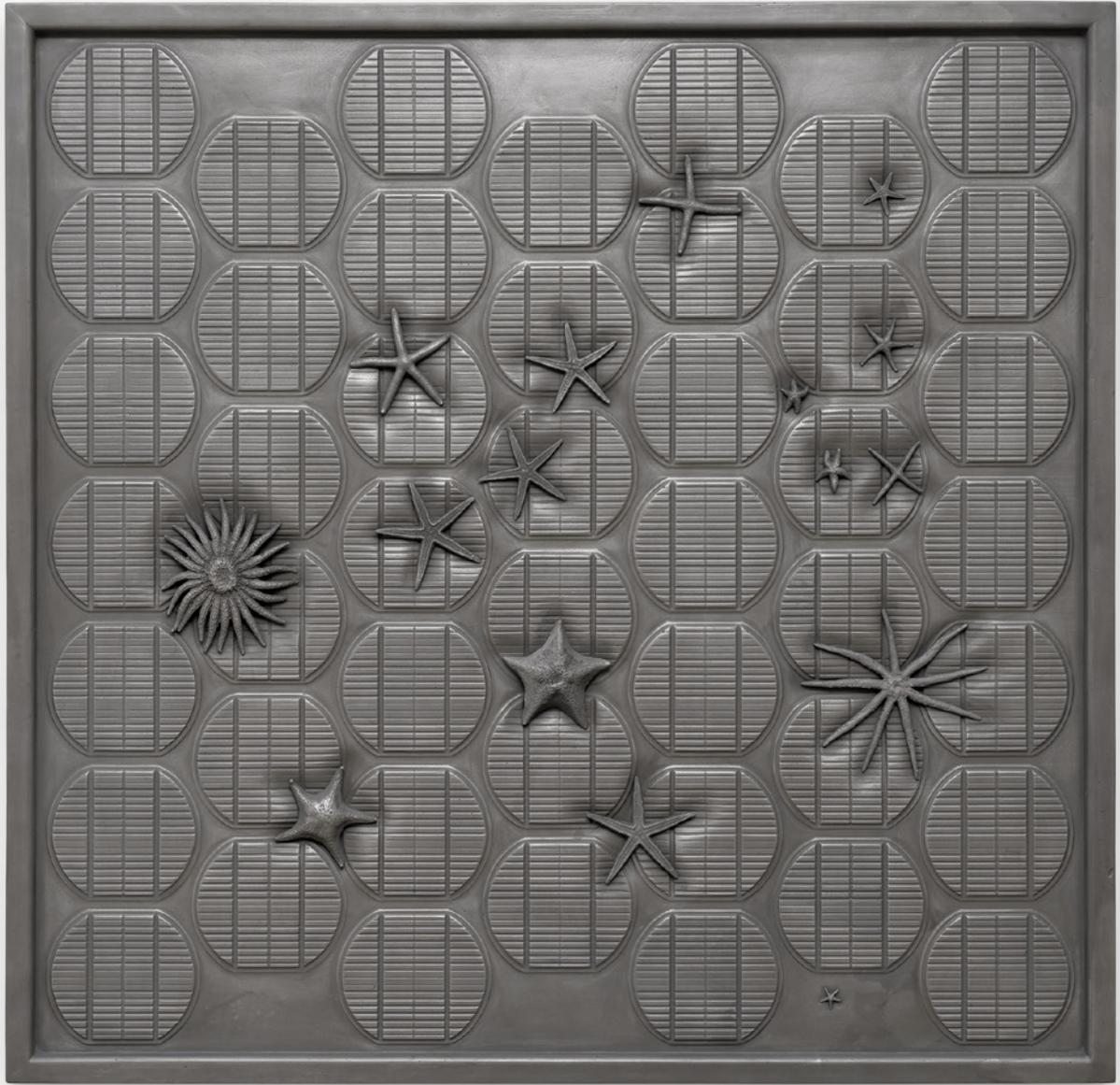
Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, *Kepler-186f.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
88,5 x 76,5 x 3,5 cm. 2E + 1EA

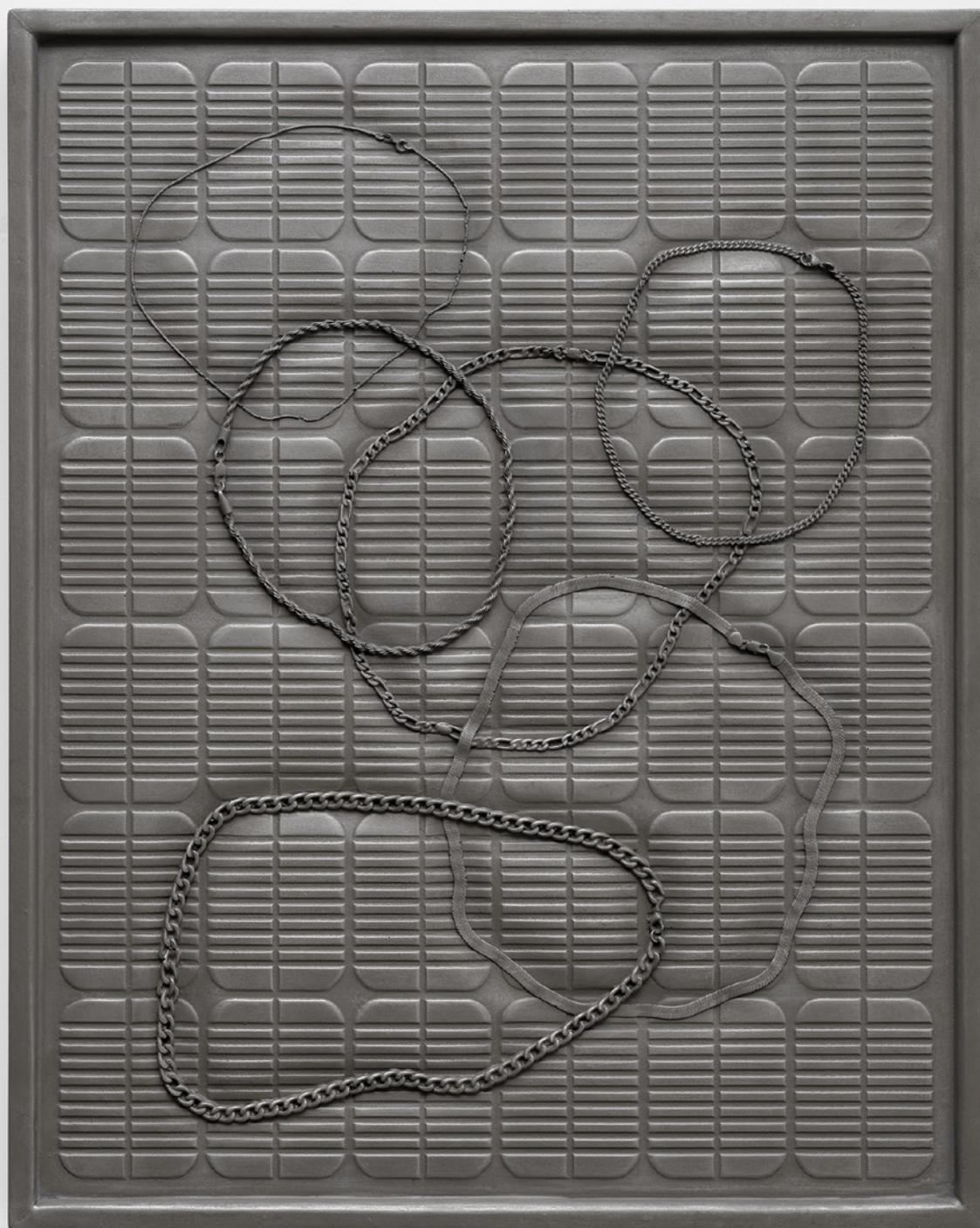
Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, *GJ 273b.*, 2017  
Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
94 x 96 x 3,5 cm. 2E +1EA



Michael Jones McKean, *TRAPPIST-1e.*, 2017  
Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
35,17,5 x 1,5 cm. 2E +1EA



Michael Jones McKean, *Wolf 1061c.*, 2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère  
Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
55 x 44 x 4 cm. 2E +1AP

Galerie  
Escougnou-Cetraro



Michael Jones McKean, Kepler-1229b.,2017

Argent, nickel, aluminium, zinc, polymère / Silver, nickel, aluminum, zinc, polymer  
161 x 11 x 5 cm. 2E +1EA

Galerie  
Escougnou-Cetraro

## **Galerie Escougnou-Cetraro**

7, rue Saint-Claude 75003 Paris  
Tel +33 (0) 9 83 02 52 93  
galerie@escougnou-cetraro.fr  
www.escougnou-cetraro.fr

du mardi au samedi 14h-19h  
et sur rendez-vous

Tuesday to Saturday, 2pm - 7pm  
an by appointment

Valeria Escougnou-Cetraro  
valeria@escougnou-cetraro.fr  
tel. +33 (0)6 62 38 94 83

Edouard Escougnou-Cetraro  
edouard@escougnou-cetraro.fr  
tel. +33 (0)6 27 93 76 53